III

LES *PARADOXA STOICORVM* DE CICÉRON : ÉLOQUENCE OU PHILOSOPHIE ?

par Guy ACHARD
Professeur à l'Université Lyon-III

SOMMAIRE : Les ***Paradoxes des Stoïciens*** *de* ***Cicéron*** *concernent plus la* ***rhétorique*** *que la* ***philosophie***. *Ils ont été écrits, comme les autres œuvres cicéroniennes de cette époque, pour montrer, en particulier aux* ***néo-Attiques***, *l'utilité, en éloquence, du genre élevé. Mais nous ne devons pas oublier avec quelle constance Cicéron continue à se préoccuper de la* ***République***, *lui qui blâme implicitement dans cet ouvrage les « amateurs de viviers » qui ont conduit les* ***optimates*** *à la défaite. En écrivant cette œuvre l'orateur s'est aussi bâti une citadelle contre les malheurs du temps et s'est préparé, si l'on peut dire, à la rédaction des* ***Tusculanes*** *et des passages les plus sublimes des* ***Philippiques***.

EPITOME : ***Ciceronis*** *opus quod inscribitur «* ***Paradoxa Stoicorum*** *» magis pertinet ad* ***rhetoricam artem*** *quam ad* ***philosophiam***. *Scriptum est enim, ut ceteri eiusdem temporis libri Ciceroniani, ad generis grauis utilitatem «* ***Atticis*** *» probandam. At nobis non praetermittendum est quam constanter in hoc opere Cicero curare* ***rem publicam*** *perseueret, quippe qui « piscinarios », in eo quod ad exitium* ***optimates*** *duxerint, reprehendat. Quo libro componendo orator stoicam arcem aduersus temporis casus sibi struxit et, ut ita dicam, ad* ***Tusculanas disputationes*** *pulcherrimasque* ***Philippicarum orationum*** *sententias scribendas se comparauit.*

Les *Paradoxa Stoicorum* ne passent généralement pas pour une grande œuvre : Cicéron lui-même ne dit-il pas au destinataire qu'il ne demande pas qu'elle soit portée à son actif : *Hoc... opus in acceptum ut referas nihil postulo* (§ 5) ? Composés de courts développements sur des thèmes différents, les *Paradoxes* ne sauraient, évidemment, rivaliser avec les grandes œuvres oratoires ou philosophiques du maître.

De plus, manifestement, ils embarrassent : de grandes biographies ou de grandes thèses sur Cicéron les ignorent. K. KUMANIECKI se plaignait déjà en 1956 qu'ils n'aient pas été l'objet d'assez d'attention[1]. L'une des raisons de cet embarras est, croyons-nous, que l'œuvre semble inclassable. On voudrait la ranger parmi les traités philosophiques romains, mais on éprouve, en considérant sa forme originale, quelque hésitation à le faire. Pour tenter de débrouiller en particulier cette difficulté, il nous a paru utile de revenir sur cet ouvrage.

Celui-ci, rappelons-le, a été écrit au début de 46, le dédicataire étant Brutus. Il se situe donc juste après le *Brutus* lui-même, à un moment, comme

1. *Ciceros Paradoxa Stoicorum und die Römische Wirklichkeit*, dans *Philologus*, CI, 1957, p. 113-134.

la préface le précise, où les nuits deviennent plus courtes (*noctibus contractioribus*)[2], avant que l'on n'apprenne à Rome la mort héroïque de Caton. Ainsi la rédaction précède la composition de l'éloge du héros d'Utique et celle de l'*Orator*, que l'on situe de façon vraisemblable à la mi-46. L'ouvrage est assez nettement antérieur à tous les traités philosophiques cicéroniens.

En l'état actuel — nous employons cette expression car il n'est pas sûr que l'œuvre n'ait pas été mutilée : on observe en effet des lacunes, nous le reverrons — les *Paradoxa* sont constitués, outre une préface, de six développements souvent sans introduction, ni conclusion, qui concernent un paradoxe stoïcien et qui visent un adversaire ou quelqu'un des *inuidi* de Cicéron, pas toujours facile à identifier : la thèse paradoxale elle-même, énoncée en grec — avec une traduction latine — constitue le titre : le premier développement concerne le thème ὅτι μόνον τὸ καλὸν ἀγαθόν : le personnage apostrophé semble être le riche Crassus ou Lucullus, voire Pison, un personnage en tout cas qui espère trouver le bonheur dans la richesse ou le plaisir. Dans le second, Cicéron soutient que la vertu suffit au bonheur et s'en prend vivement à Clodius, dont il ne saurait rien redouter puisqu'il est lui-même préservé de la crainte de la mort et de l'exil par la *uirtus*. Le paradoxe III se rapporte à l'égalité des fautes et vise quelqu'un qui a commis une peccadille, un personnage dont l'identité est malaisée à préciser[3]. Le IV fait difficulté : son titre latin est en effet *omnes stultos insanire*, mais le passage traite de l'affirmation suivante : « les *stulti* sont des exilés » et aborde d'ailleurs en outre la thèse que l'injustice n'atteint pas le sage. Ce qui fait que l'on peut se demander s'il n'y avait pas là en réalité au moins deux paradoxes, dont l'un aurait été perdu, ce qui porterait le total à sept. Le texte qui subsiste vise Clodius, dont Cicéron affirme qu'il est, lui qui prétend exiler les autres, le véritable exilé, puisqu'il a anéanti sa propre cité. Le cinquième paradoxe affirme que les non-sages sont esclaves et fustige manifestement Lucullus[4], qui se prétend général alors qu'il est aux ordres de ses passions. Le VI, avec pour titre latin *Quod solus sapiens diues*, s'en prend sûrement à *Crassus*[5] — que l'on surnomme à tort *Diues* — qui se croit riche, alors qu'il désire toujours quelque chose de plus[6].

On voit d'emblée à ce résumé l'autre raison de l'embarras de nombre de lecteurs de l'opuscule : ces *Paradoxa* en effet ne semblent pas correspondre au jugement habituel de Cicéron sur le stoïcisme en général et sur les paradoxes du Portique en particulier. On songe aussitôt au *Pro Murena* où le consul se gausse de Caton et des affirmations de Zénon et au *De*

2. § 5.

3. W. ENGLERT (*Bringing Philosophy to the light*, dans *Apeiron*, XXIII, 4, 1990, p. 135), pense que la faute est sexuelle, vu la fréquence d'exemples pris en ce domaine. Mais on ne voit guère qui pourrait être concerné.

4. Voir l'allusion aux *piscinarii* dont Lucullus était, pour Cicéron, la figure emblématique (cf. *Parad.*, 38; *Att.*, I, 18, 6; 19, 6; 20, 3; II, 1, 7; 9, 1; et Macr., *Sat.*, III, 15, 6).

5. Le § 45 l'établit clairement : rapprocher le début et *Off.*, I, 25.

6. M. Olivier COSMA dans son D.E.A. intitulé *Les Paradoxa Stoicorum, un abrégé de la pensée cicéronienne ?* soutenu à l'Université Lyon-III en 1997 a étudié dans la perspective philosophique les paradoxes retenus dans le livre, en recensant de façon exhaustive les œuvres des philosophes et de Cicéron où ils se trouvent évoqués.

finibus où il critique au fond la doctrine du Portique. Regardons à titre d'exemple l'un de ces paradoxes, le troisième, sur l'égalité des fautes : dans le *Pro Murena*, au cours de la *uituperatio* lancée par le consul contre les Stoïciens, une large place est consacrée à cette thèse qui est présentée de façon à en faire ressortir les excès : « (Pour Zénon) toutes les fautes sont égales; tout délit un horrible forfait. Le crime est aussi grand de tuer un coq sans nécessité que d'étrangler son père[7]. » Dans le *Lucullus* (§ 133), Cicéron montre bien à quel point il est tenté de suivre l'opinion d'Antiochus, qui, tout séduit par les Stoïciens qu'il soit, rejette ce paradoxe, et ce n'est qu'avec peine qu'il se ravise et dit vouloir arrêter son jugement sur ce point[8]. Mais dans le *De finibus* la condamnation est à nouveau très nette; le philosophe récuse absolument l'idée stoïcienne : on ne saurait contester qu'il y ait inégalité entre les passions, entre les fautes (IV, 74 sqq.). Et le *De officiis*, malgré son grand souci de l'exigence morale, traite sans cesse des degrés de la gravité des fautes. On observe qu'une évolution chronologique est difficile à envisager, puisque les *Paradoxa*, très stoïciens, sont précédés et suivis par des ouvrages qui ne le sont pas.

Pour résoudre ces difficultés, certains — comme R. PHILIPPSON[9], C. HOSIUS[10] — ont pensé qu'il fallait voir seulement dans les *Paradoxa* cicéroniens un exercice rhétorique qui ne pouvait exprimer le fond de la pensée de l'Arpinate.

Mais des analyses plus fines et plus approfondies, parmi lesquelles il faut surtout signaler celles de K.KUMANIECKI[11] et de M. A. MICHEL[12], ont prouvé qu'il n'y avait pas en fait de contradiction entre la pensée exprimée dans les *Paradoxa* et le jugement habituel de l'ancien élève de Diodote. Ces analyses ont souligné d'abord que l'auteur lui-même disait à Brutus que ces paradoxes lui paraissaient *maxime Socratica* et *longe uerissima*[13]. Elles ont rappelé que le traitement des *Paradoxa* dans le *Pro Murena* était polémique; elles ont montré que Cicéron excluait des paradoxes manifestement excessifs comme « Seul le sage est roi », mais que, parmi ceux qui étaient conservés, certains étaient quasiment repris à la même époque par Cicéron dans sa correspondance; que certains étaient peu critiqués : les deux premiers n'étant pas moqués dans le *Pro Murena*[14], et ne l'étant que mol-

7. *Omnia peccata esse paria; omne delictum scelus esse nefarium nec minus delinquere eum qui gallum gallinaceum, cum opus non fuerit, quam eum qui patrem suffocauerit.*

8. *Contineo me ne incognito assentiar.*

9. Art. *M. Tullius*, *R.E.*, VII.

10. Dans SCHANZ-HOSIUS, *Geschichte der römischen Litteratur*, 4e éd., 1927.

11. *Op. cit.*

12. *Cicéron et les Paradoxes stoïciens*, dans *Acta Antiqua Academiae Scientiarum Hungaricae*, XVI, 1968, p. 223-232. Cf. aussi T. PETERSON, *Cicero : A Biography*, p. 373, Berkeley (1920); D. R. SHAKLETON-BAILEY, *Cicero*, p. 194, London, 1971. C. LÉVY se rallie, dans sa thèse : *Cicero academicus*, à l'opinion de K. KUMANIECKI et d'A. MICHEL.

13. § 4; repris au § 23; répété dans le *Lucullus*, 136. Socrate évoque en effet souvent ces paradoxes : voir pour le I et le II, Platon, *Lois*, 734e; *Gorgias*, 470e; *Ménexène*, 248a; Xénophon, *Mémorables*, I, 6, 10; pour le III, *Lois*, XII, 941c; pour le IV *Second Alcibiade*, 139c; pour le V, *Alcibiade*, 135c; *De la République*, X, 617c; pour le VI, *Apologie de Socrate*, 30b. Il est sûr que l'esprit des « *Paradoxa* » cicéroniens est très socratique : par deux fois par exemple est évoquée l'idée d'une cité universelle.

14. K. KUMANIECKI, *op. cit.*, p. 115.

lement dans le *De finibus*, plus pour faire ressortir la contradiction des Stoïciens qui veulent suivre la nature et récusent les biens corporels ou les qualifient illogiquement de préférables; elles ont expliqué qu'à l'égard des paradoxes choisis dans l'œuvre, Cicéron de fait, en néo-académicien, arrêtait son jugement, comme en témoignait le *Lucullus*, affirmant vouloir choisir ce qui lui paraissait juste et utile dans ces propositions; que, sur ce point comme sur d'autres, Cicéron estimait que la querelle avec les Académiciens était plutôt une querelle de vocabulaire[15]; bref elles ont conclu que l'Arpinate admettait comme plausible de défendre ces paradoxes.

On voit donc que le débat a surtout porté sur la question — évidemment fondamentale — de savoir si le philosophe romain exprimait sa propre pensée dans l'œuvre[16]; mais, sans perdre de vue les conclusions susdites, nous aimerions aborder l'ouvrage d'une autre manière, en essayant de résoudre une question qu'on a laissée un peu dans l'ombre, engagé que l'on était dans le débat que nous venons d'évoquer, une question trop souvent négligée et capitale pour l'analyse de toute œuvre littéraire : pour quels motifs l'auteur a-t-il écrit cette œuvre ? Et, question subsidiaire : Qui concernait-elle ? La réponse que nous apporterons donnera peut-être un nouvel éclairage à la discussion que nous venons d'évoquer.

Emporté par l'analyse philosophique, K. KUMANIECKI a prétendu que les *Paradoxa* étaient le premier travail en philosophie de Cicéron[17]; J. MOLAGER, dans son édition, par ailleurs excellente, de l'œuvre dans la C.U.F., a affirmé que « Cicéron avait cherché là à inculquer au Romain moyen des principes de sagesse[18] ». Le terme *traité* revient souvent dans les travaux concernant les *Paradoxa*.

Mais il ne faut pas oublier que Cicéron n'a pas fait figurer les *Paradoxes* parmi ses œuvres philosophiques, dans le bilan qu'il présente au livre II du *De diuinatione*[19]. Ces *Paradoxes* ne sauraient être la première réflexion philosophique approfondie de Cicéron, car celui-ci ne pouvait guère, avant d'avoir écrit d'autres œuvres philosophiques, se prononcer en raison sur une question si difficile, si controversée, sur laquelle par la suite il devait apporter tant de nuances.

De fait la différence est considérable avec un opuscule stoïcien : il n'y a pas de plan d'ensemble, même si l'on soutient que Cicéron traite d'abord des deux paradoxes les plus importants et que les autres n'en sont que les conséquences. Il n'y a pas de traitement complet de la question : nous avons affaire seulement à des paradoxes : les plus surprenants comme « Seul le sage est roi, prêtre etc. » ont été éliminés. Des liens sont rarement établis entre les différents paradoxes[20].

15. *Fin.*, IV, 79.

16. Cependant F. STOK, *Omnes stultos insanire. La politica del paradosso in Cicerone*, Pisa, 1981, et W. ENGLERT, *op. cit.*, ont étudié la mise en œuvre concrète de ces paradoxes.

17. *Op. cit.*, p. 113.

18. P. 21.

19. A. OLTRAMARE l'a noté dans *Les origines de la diatribe romaine*, Lausanne, Payot, 1926. K. KUMANIECKI (p. 134) pense que Cicéron a exclu les *Paradoxa* de la liste parce qu'il parle plus longuement de ces thèses dans les œuvres ultérieures, ce qui nous paraît un argument plutôt faible.

20. Sauf au § 28.

On ne peut pas prétendre qu'il y ait chaque fois exposé d'un paradoxe et démonstration; la présence d'un titre en grec est suspecte : nous ne sommes absolument pas sûrs que ces *tituli* soient dus à Cicéron lui-même, nous y reviendrons. En tout cas la formulation stoïcienne n'est jamais posée au début; elle est quelquefois évoquée seulement sous une forme adaptée au développement dans la suite. Même si l'on veut soutenir que Cicéron procède θετικῶς, cette démarche n'est pas spécifique des ouvrages de philosophie; pour de nombreux passages de discours — dans la *Quatrième Catilinaire*, le *Pro Milone*, etc. — l'orateur procède ainsi.

Pour ce qui est de l'argumentation, certes les liens logiques : *ergo, igitur, itaque* etc. ne sont pas absents; certes K. KUMANIECKI a remarqué que les exemples du paradoxe V se suivent dans le même ordre que chez Epictète (IV, 1, 144-7); certes il peut même arriver qu'un passage des *Paradoxa* soit plus convaincant que les passages correspondants des traités : ainsi pour la comparaison entre le meurtre du père et de l'esclave si l'on compare le très bref *Fin.*, IV, 76 et *par.*, III, 24-25[21], mais nous sommes ici loin de la démarche stoïcienne. Les véritables syllogismes sont rares, sauf pour le Paradoxe III, où Cicéron argumente : *si nec maius nec minus umquam fieri potest, quoniam in eo est peccatum, si non licuit, quod semper unum et idem est, quae ex eo peccata nascantur aequalia sint oportet* (§ 20 et 21). Il y a plus souvent des esquisses ou des adaptations[22]. Esquisses que l'Arpinate confesse dans le Paradoxe V : *pluribus uerbis disserendum est*, « Il faudrait en raisonner plus longuement » (§ 35)[23].

Les affirmations restent indiscutées : Cicéron n'évoque évidemment pas par exemple la question des préférables que les Stoïciens utilisaient pour défendre leur position, en acceptant que la richesse soit jugée comme préférable à la pauvreté.

Donc Cicéron, même si son ouvrage contient des propositions philosophiques, ne veut pas écrire un ouvrage philosophique. Et il ne cherche pas à apporter une vérité : il faut peser les termes; il dit, dans la préface, que ces paradoxes sont *maxime Socratica* et non qu'ils sont *Socratica*; il dit qu'ils sont *longe uerissima*, « de loin les plus vrais » — car il y en a d'autres...; il ne dit pas qu'ils sont *uerissima*, « la vérité même ».

De fait Cicéron indique clairement ce qu'il entend faire : il désigne sans cesse son ouvrage par le mot *oratio* (§ 4; 6; 33). Le concept d'expression domine : dans le seul § 1 qui ne comporte que quatre lignes on relève : *sententiam diceret, dicendo, usu forensi et publico*. Précisons qu'il s'agit exactement d'extraits d'*orationes*. Ceux-ci sont supposés être prononcés devant le peuple (*u. oratio popularis* : au § 4) ou, plus souvent semble-t-il, devant les juges et la *corona* (*u. usus forensis* : au § 1)[24].

21. Ce qu'a soutenu à bon droit O. COSMA, *op. cit.*

22. Voir le § 9, à comparer avec *Tusc.*, V, 43 bien plus développé.

23. Il y a même une affirmation qui n'est guère stoïcienne au § 19 : il faudrait fuir, dit Cicéron, une vie malheureuse, un conseil que les philosophes du Portique n'ont jamais donné...

24. Les paradoxes I et V s'adressent sûrement à plusieurs personnes (*u.* § 6-10 et 33). Cependant il faut noter l'absence des apostrophes *iudices* et *Quirites*.

Mais Cicéron veut écrire des extraits particulièrement difficiles à mettre en œuvre : l'orateur espère réussir un véritable tour de force en adaptant la philosophie au discours. Peu après, dans l'*Orator* (§ 62-64), Cicéron dira en termes magnifiques combien le style des orateurs et celui des philosophes diffèrent[25] : « Le style de ceux-ci n'a pas le nerf et le mordant de l'éloquence du forum (*neque neruos neque aculeos oratorios ac forenses habet*); ils parlent à des gens instruits dont ils aiment mieux calmer les passions que les exciter (*Loquuntur cum doctis, quorum sedare animos malunt quam incitare*). Leur style est tendre et craint le soleil; il ne s'arme pas de traits et de mots faits pour le public, il ne s'astreint pas à des rythmes (*Mollis est oratio philosophorum et umbratilis, nec sententiis nec uerbis instructa popularibus, nec uincta numeris*)... il n'a ni colère, ni haine, ni violence, ni pathétique, ni ruse. Il est chaste et réservé (*nihil iratum habet, nihil inuidum, nihil atrox, nihil miserabile, nihil astutum, casta, uerecunda*)... »

Et l'orateur veut faire plus encore; la philosophie sur laquelle il s'appuiera sera celle dont il pense qu'elle est la moins adaptée au discours, la philosophie stoïcienne : une thèse qu'il a sans cesse soutenue; dans le *De oratore* il faisait déjà dire à Crassus, dans un passage bien connu : « Quant aux Stoïciens je n'ai garde de les condamner, mais je les congédie (*dimitto eos*)... il y a en eux des choses trop incompatibles avec l'orateur que nous formons. Leur manière de s'exprimer est peut-être précise, à coup sûr pénétrante; mais pour un orateur elle est maigre, étrange, en désaccord avec le goût populaire, obscure, vide (*exile, inusitatum, abhorrens ab auribus uulgi, obscurum, inane, ieiunum*), telle qu'il est absolument impossible de l'employer devant le peuple. Si nous suivions leurs principes, il n'est pas une cause que notre discours réussirait à débrouiller... » (III, 65-66). Antoine avait donné au livre II l'exemple du style de Diogène le stoïcien qui était *exile, aridum, concisum ac minutum* (§ 159). Dans le *Brutus* (§ 120), de peu antérieur aux *Paradoxa*, l'historien de l'éloquence romaine avait affirmé *Stoicorum astrictior est oratio aliquantoque contractior quam aures populi requirunt*. Dans les *Paradoxa* mêmes il reproche à cette doctrine de ne pas rechercher les fleurs de style (*flos orationis*) et de ne pas développer sa matière (*dilatare argumentum*) (§ 2). Même chose dans le *De finibus* (IV, 6; 7), où Cicéron lui-même aura des paroles aussi dures qu'à l'époque du *Pro Murena* : il concèdera qu'il y a tout de même des traités de rhétorique stoïciens, mais, ironisera-t-il, « ils sont de telle sorte que, si l'on désire devenir muet, l'on ne doit pas lire autre chose (*ut, si quis obmutescere cupierit, nihil aliud legere debeat*) » ! Dans les *Topiques* (§ 6), il concède que « les Stoïciens ont parcouru toutes les avenues du jugement dans la science qu'ils appellent dialectique », « cependant — ajoute-t-il — l'art de trouver les arguments, nommé topique, préférable dans la pratique, ...ils l'ont complètement laissé de côté. »

Mais Cicéron veut faire encore plus fort; il sait très bien que le stoïcisme peut se hisser jusqu'à la beauté : il concède que Caton le Jeune en parlant de certains sujets élevés a su emporter les cœurs (§ 3); il fait dire

25. Nous reprenons la belle traduction d'Albert YON dans la C.U.F.

à Caton lui-même dans le *De Fin.*, III, 26, que le stoïcisme peut être embelli par d'amples développements. Aussi choisit-il ce qui, dans la philosophie stoïcienne, lui paraît le moins apte à accepter cette amplification, ce qui nécessite l'emploi de syllogismes : les paradoxes[26].

Par jeu — *ludens*, dit-il dans la préface —, et avec audace (*u. audacius*[27]), Cicéron veut donc réaliser le plus difficile. Mais il ne nous dit pas tout : il ne nous révèle pas pourquoi il a écrit cette œuvre à ce moment, pourquoi sur ce sujet précisément.

Puisqu'il insiste lui-même sur l'aspect oratoire, il faut chercher l'explication parmi les préoccupations de Cicéron à cette époque dans le domaine, non de la philosophie, mais de la rhétorique ; or nous sommes bien renseignés sur ce point : nous observons que les *Paradoxa* — si l'on exclut le *Caton* — sont entourés de deux œuvres concernant la rhétorique. Et le point commun le plus fort entre ces deux livres, c'est incontestablement la réponse à une accusation qui a vivement marqué Cicéron, celle d'être *asiaticus* que lui a lancée Calvus, récemment décédé[28], et les Pollion, Cornificius, voire Catulle qui constituaient ce petit groupe[29].

Or quelle meilleure façon de répondre aux néo-attiques que de montrer qu'une philosophie qui prétend se contenter du style le plus sobre, qu'une doctrine qui leur est souvent chère — encore que tous les néo-attiques ne soient pas stoïciens évidemment malgré ce qu'en pensait J. d'ALTON[30] — a besoin des ornements de la langue, a besoin d'un style ample ? Il n'y a pas seulement tour de force oratoire, il y a la volonté de montrer que le style orné, que le grand style peut être nécessaire, même pour des sujets auxquels il n'est pas appliqué habituellement.

À la question subsidiaire : à qui s'adresse Cicéron ? la réponse semble évidente : il y a un destinataire, admirablement choisi. En matière de philosophie celui-ci est assez éclectique : si l'Arpinate dit ici (§ 2) que Brutus est de la même école que lui, le neveu de Caton suit plutôt Antiochus — de l'Ancienne Académie[31] — dont Cicéron va jusqu'à dire dans le *Lucullus* qu'il est stoïcien[32] ; et il se rapproche de plus en plus du Portique[33] ; il cherche à prouver dans son *De uirtute* que la vertu suffit au bonheur, une

26. En outre ces morceaux de discours sont supposés s'adresser au peuple et à des juges, moins disposés que les sénateurs à accueillir des propos auxquels se mêle de la philosophie. Caton, lui (Préf. § 1), philosophait devant les Pères.

27. § 3.

28. Sans doute fin 47, *u. Fam.*, XV, 21, 4.

29. Sur l' « asianisme » J. COUSIN et F. DELARUE ont apporté des précisions utiles : on ne peut pas parler d'école asianiste (J. COUSIN in éd. de l'*I.O.*, de Quintilien, l. VII, p. 38) et le débat a été lancé par Calvus pour une période qui a dû être limitée à la fin des années 50 (F. DELARUE, *L'asianisme à Rome*, dans *R.É.L.*, t. LX, p. 166-185).

30. *Roman literary Theory and Criticism*, Londres, 1931, p. 214. A. DESMOULIEZ estimait à juste titre qu'ils n'étaient pas tous stoïciens, dans *Sur la polémique de Cicéron et des Atticistes* (*R.É.L.*, t. XXX, p. 17) : Calvus fut ami de Catulle ; Pollion sera protecteur d'Horace : ce qui ne semble pas indiquer une grande familiarité avec le Portique ; de Calidius nous ne savons rien ; en revanche Brutus est proche — nous le redirons — du stoïcisme, et Cornificius pensait que les malheurs de la République n'étaient pas de véritables maux si l'on en croit *Fam.*, XII, 23, 4 — ce qui est très stoïcien...

31. *Brut.*, 120 ; *Tusc.*, V, 21 ; *Att.*, XIII, 25, 3.

32. § 132 et 137.

33. Voir les lettres XVII et XVIII de la correspondance entre Brutus et Cicéron.

position plus stoïcienne que celle d'Antiochus[34]. De plus, à 39 ans, Brutus peut encore faire figure en matière rhétorique d'un *discipulus* de Cicéron, mais un élève peu docile qui est certainement très séduit par les thèses des néo-attiques : il parle généralement avec calme, avec netteté, semble-t-il; il veut surtout que les discours se distinguent par leur *prudentia*[35]; il ne recherche pas la gloire oratoire. Quelquefois il se hisse jusqu'à un style viril[36]. L'homme apprécie peu Démosthène et Isocrate[37]. La différence entre lui et Cicéron éclate dans l'*Orator* : (§ 237-238). Cicéron s'efforce donc dans les *Paradoxa* de convaincre son ami, comme il l'a fait dans l'œuvre à son nom aux § 67-68; 118 sqq.; 284-289; et comme il le fera dans l'*Orator* aux § 24-33; 90; 234 etc.

Mais, à propos de la question subsidiaire aussi, il faut aller plus loin : Cicéron sait bien en effet que cette œuvre, comme tous ses discours[38], passera dans les mains des élèves, des *adulescentuli*, chez des précepteurs-rhéteurs particuliers ou dans des classes, et qu'elle deviendra un modèle à leur usage; nous pensons d'ailleurs que les titres ont été mis par Cicéron, voire ajoutés plus tard, à des fins d'enseignement : l'œuvre est donc un προγύμνασμα, mais un exercice qui se fera dans une manière que ses adversaires auraient appelée « asiatique ».

Ainsi, avec les *Paradoxa*, à son retour dans Rome, alors qu'il ne souhaitait plus plaider et qu'il ne pouvait pas parler au sénat (c'est en août seulement qu'il interviendra en faveur de Marcellus), l'orateur voulait sans doute confirmer sa première place par ce morceau de bravoure... mais aussi, précisons-le, réaffirmer la primauté et l'efficacité de son style ample et orné.

W. ENGLERT a émis l'idée que Cicéron pensait qu'une telle rhétorique n'était pas susceptible de convaincre[39]. Nous ne partageons pas du tout ce sentiment : nous ne voyons pas pourquoi Cicéron se serait livré à un exercice inutile, mais nous remarquons qu'il n'a proposé dans les *Paradoxa* que d'assez brefs passages[40], comme si de tels développements, appuyés sur une philosophie exigeante et richement ornés, ne pouvaient constituer qu'une partie de discours, leçon conforme au fond à celle de l'*Orator* : il faut savoir pratiquer le grand style, mais il faut savoir aussi, dans une même *oratio*, varier les styles.

C'est dans cette perspective qu'il faut apprécier l'œuvre, en observant que les deux visées : la visée explicite, c'est-à-dire le tour de force oratoire,

34. *Tusc.*, V, 1 et Sén., *Ad Helu.*, XIX, 4.

35. Cic., *Brut.*, 23.

36. Voir Tac., *Dialogue des orateurs*, 18, 5; *Att.*, VI, 1, 7.

37. Quint., *I.O.*, IX, 4, 63; Cic., *Or.*, 40.

38. Voir G. ACHARD, *Le* Pro Sestio, *un programme conservateur révolutionnaire à l'usage de la jeunesse ?*, dans *Vita Latina*, 129, 1993, p. 17 sqq.; M. LEDENTU, *Scribendi otium, Recherches sur le statut de l'écriture à Rome à la fin de la République*, thèse à paraître, soutenue à l'Université Lyon III en 1998, p. 584; 587.

39. *Op. cit.*, p. 130.

40. Le R. P. M. TESTARD nous a suggéré l'hypothèse très intéressante que les *Paradoxa* pouvaient être ainsi des « développements » susceptibles d'être insérés dans les discours, comme ces exordes passe-partout auxquels Cicéron fait allusion dans sa correspondance avec Atticus en 45.

et la visée inexprimée, mais première, c'est-à-dire la réponse aux néo-attiques, aboutissent souvent au même résultat.

On peut admirer comment Cicéron sait adapter cette matière si difficile à l'auditoire : il estompe le plus possible l'appareil argumentaire[41] et fait de son mieux pour se démarquer des philosophes[42]. Au style maigre, sec, aux petites questions acérées des maîtres du Portique, à des procédés qu'il a fustigés dans le *De oratore* et le *De finibus*, il substitue un style riche et fourni, en pratiquant cette τοπική que les Stoïciens, dit-il, ignorent. Il amplifie grâce aux lieux communs[43]; il développe de belles antithèses[44]; il accumule les exemples et les comparaisons (§ 37).

Il modifie habilement : là où les Stoïciens évoquent un sage et des *stulti*, il fait paraître des *maiores* illustres comme Horatius Coclès, Décius, Curius, Régulus etc. et tel ou tel de ses adversaires, ce qui curieusement campe des *sapientes* face à un *stultus*, et non des *stulti* face à un *sapiens*. Il joue d'ailleurs sur le mot *sapiens* qui désigne plus souvent « un homme sage » ou « un homme de bien »[45] que « le sage ». Alors qu'il reproche au Stoïcisme de donner à certains mots un sens particulier[46], il use d'un langage commun, un langage qui traduit les termes philosophiques grecs, mais que tous les Romains peuvent comprendre : ainsi *laudabile, praeclarum* rendent ἐπαινετόν et καλόν.

Cette adaptation n'est pas simple : il est malaisé de faire admettre à ces citoyens épris d'honneurs, de gloire et maintenant de plaisirs que le seul bien est la vertu; difficile de faire admettre à des juges — dont la fonction, si j'ose dire, est de proportionner les châtiments aux fautes — que celles-ci sont égales, que le meurtre d'un esclave est aussi grave que celui d'un père. Dans le premier cas l'orateur renvoie aux temps anciens où la *uirtus* était, dit-on, la seule visée, dans le second il se sert des arguments mêmes de Zénon pour prouver qu'un parricide reste plus grave car il est la somme de maints crimes, contrairement au meurtre d'un esclave.

Il donne parfois un ton populaire, avec des apostrophes, un ton libre[47], au point que l'on a évoqué un style diatribique[48] — ce qui ne nous paraît pas nécessaire car les figures que l'on pourrait attribuer à la diatribe sont toutes des figures classiques du discours.

J. MOLAGER, dans son édition des *Paradoxa*, a recensé tous ces moyens et il a conclu avec raison (p. 69) que cette œuvre constituerait une mine d'exemples pour un traité de rhétorique — et, ajouterons-nous, un modèle du style *grauis*[49].

41. § 6, 10, 23, 33-34. Mais l'argumentation est davantage employée dans le paradoxe III, plus difficile à faire approuver.

42. § 6, 10, 23, 33-34.

43. Sur les *loci communes* voir *Inu.*, II, 48-49; *Part.*, 53-57; *Orat.*, 127.

44. Ainsi dans le paradoxe III en mettant en regard grandes et « petites » fautes.

45. § 19.

46. C'est un thème courant du *De finibus*.

47. On notera l'amusant reproche aux vieux Romains d'avoir appelé *bona* ce qui n'en était pas (§ 7).

48. A. OLTRAMARE dans *Les origines de la diatribe romaine*, Lausanne, Payot, 1926, p. 119 sqq. et R. PHILIPPSON, *op. cit.*

49. Fréquence des répétitions sous toutes leurs formes (anaphores de *qui* — treize fois au § 46 —

Mais dans cette *elocutio* un point est tout à fait remarquable, c'est le soin apporté aux clausules : ainsi le paradoxe III se termine par un péon premier+trochée (- u u u / - u)[50] = *posse uideatur*; on trouve la même clausule dans le paradoxe IV au § 29 = *(exi)tum calamitosum*; le paradoxe VI se termine par une séquence crétique+spondée (- u - / - -). J. MOLAGER observe : « En ce qui concerne la nature des clausules, leur fréquence, l'art avec lequel l'écrivain les utilise, les *Paradoxa*... s'apparentent vraiment aux grands discours de Cicéron » (p. 77). Or, selon l'*Orator* (§ 169), l'un des grands reproches adressés par les néo-attiques à Cicéron était un souci excessif du *numerus* ! Quelle meilleure façon de leur répondre que de montrer tout ce qu'une prose « nombreuse » apporte au discours[51] ! Les *Paradoxa* mettent en œuvre les leçons mêmes que Cicéron va bientôt développer dans l'*Orator*...

Et les beaux passages ne sont pas rares : en particulier aux § 17-18; 27-28; 36-37; 40; 52. Nous lisons au § 29 l'un des premiers exemples qui nous soient parvenus de ce que nous appellerions volontiers le sublime stoïcien romain[52], car Cicéron a parfaitement compris, malgré ses jugements sur la rhétorique du stoïcisme, que cette philosophie, qui traite d'entités élevées, est en fait tout à fait apte à une *elocutio* somptueuse. Nous avons dit tout à l'heure que l'orateur semblait traiter son œuvre avec quelque dédain dans la conclusion de la préface, mais il faut y regarder de plus près : avec la modestie feinte de tout auteur, l'orateur ne voulait pas prétendre avoir réalisé une grande œuvre, une œuvre digne de Phidias, mais il affirmait cependant qu'elle était digne de sortir au moins de son atelier... Ainsi nous pouvons légitimement conclure que les *Paradoxa* figurent parmi les bons exemples du grand style.

Les *Paradoxa* sont donc à classer non pas parmi les œuvres philosophiques de Cicéron, mais parmi ses discours. Et cela est d'autant plus vrai qu'ils me semblent avoir une autre portée, proche de celle de la plupart des *orationes* cicéroniennes.

En ce début de 46 la situation politique est tragique pour les républicains. Ceux-ci savent bien que les combats d'Afrique vont jouer un rôle déterminant, et probablement funeste. Puisque Cicéron n'a plus de tribune, cette *exercitatio* peut lui permettre de s'exprimer. Et les nombreuses similitudes que l'on note entre les lettres et les *Paradoxes* montrent que cette œuvre est le reflet des préoccupations de l'Arpinate à propos de la *res publica* : ces morceaux de discours ont une portée politique : K. KUMANIECKI, J. MOLAGER, F. STOK l'ont dit, mais par une pente naturelle, ils ont cherché à détecter dans l'œuvre des critiques voilées de César : J. MOLAGER est allé

polyptote pour *copia* au § 47; paronomases, rythme binaire, asyndètes, parallélismes, homéotéleutes (§ 17) etc.).

50. Du type *esse uideatur*.

51. Si l'on ne replace pas les *Paradoxa* dans le cadre du conflit avec les Néo-attiques, il me paraît difficile d'expliquer le soin exceptionnel apporté par Cicéron aux clausules dans cette œuvre.

52. ... *si huius aeterni beneficii immortalem memoriam deleuisses, multo etiam magis si illam mentem unde haec consilia manarunt mihi eripuisses, tum ego accepisse me confiterer iniuriam. Sed si haec nec fecisti, nec facere potuisti, reditum mihi gloriosum iniuria dedit non exitum calamitosum.*

jusqu'à prétendre que le paradoxe III sur l'égalité des fautes visait à dissuader les *boni* de toute compromission avec César[53] — ce qui peut paraître excessif.

Certes l'orateur critique sans doute par transfert les maîtres du jour : il a usé de cette technique par le passé en fustigeant Pison des défauts de César et Gabinius de ceux de Pompée[54]. K. KUMANIECKI[55] a pensé à juste titre que Cicéron, ne pouvant dans le cinquième paradoxe critiquer les séides de César, a, pour cette raison, pris un exemple bien antérieur, celui de Céthégus... qui rendait esclaves les citoyens (§ 46).

De même on peut légitimement penser que l'orateur console les exilés d'aujourdhui : il leur crie qu'ils ne sont pas de véritables exilés; parce que les *optimates* sont dans la servitude, il les console en leur disant qu'ils ne sont pas les vrais esclaves.

Peut-être même l'orateur exhorte-t-il implicitement ses lecteurs à réagir : les *Paradoxa* contiennent une exaltation de Brutus (§ 12), l'ancêtre mythique; ils évoquent le meurtre de Porsenna et ils ont peut-être eu quelque influence sur le destinataire. Si Brutus n'a pas été convaincu des vertus du *genus asiaticum* ni par le *Brutus*, ni par les *Paradoxa*, ni par l'*Orator* (*Att.*, XVI, 20, 3 et *or.*, 237-238), son attitude et son action politiques ont peut-être été un peu influencées par cette œuvre...

Certes tout cela est vrai, mais il est visible que, malgré le désir de Cicéron de ne pas insister sur la chronologie en présentant aux lecteurs des exercices utilisables en toutes circonstances, la totalité de nos extraits se rapporte à un passé relativement lointain : le paradoxe V aurait pu être prononcé en 67 à l'époque du *Pro lege Manilia*, le II lors des affrontements avec Clodius en 59-58 etc.; d'autre part, chose curieuse, si l'on additionne les paragraphes visant explicitement Clodius, on arrive à un total de dix, mais neuf — et peut-être dix-sept, si l'on prend en compte le paradoxe I — visent Lucullus. On est étonné de voir, en ce début de 46, l'orateur consacrer tant de lignes à s'en prendre à des riches qui semblent bien étrangers à la situation actuelle. On peut être choqué de voir Cicéron, alors que la République est si bas, revenir sur des affaires si personnelles et si anciennes.

Mais Cicéron souhaite d'abord justifier et exalter sa politique passée : son combat contre Clodius, à qui il s'adresse nommément (*u.* § 17), sa lutte, ses *praeclarissimas res gestas* pour la *res publica* (§ 30)[56]. Une action qui n'a pas été assez soutenue par ses alliés.

Et surtout il blâme à mots couverts ceux qui, par goût des plaisirs et de l'argent, n'ont pas lutté comme il convenait pour la *res publica libera*. Il critique en la personne de Lucullus, qui sera curieusement dans les *Academica priora* le porte-parole du dogmatisme cher à Antiochus, la lâcheté

53. P. 141 de l'édition de la C.U.F.

54. Voir G. ACHARD, *Pratique rhétorique et idéologie politique dans les discours « optimates » de Cicéron*, Brill, 1981, p. 149.

55. *Op. cit.*, p. 131.

56. Il explique aussi sa conduite récente en justifiant le fait qu'il ne s'est pas suicidé après Pharsale (§ 19). Cette explication a dû sonner assez mal quand on a appris que Caton s'était donné la mort.

des *piscinarii* : d'anciens « amis » qui l'ont trahi et qui sont responsables de la situation actuelle[57]. Cicéron ne rappelle le passé que pour mieux donner des conseils pour le présent et l'avenir.

Il n'y a pas sur ce point non plus contradiction avec la correspondance puisque l'Arpinate regrette souvent dans ses lettres la médiocrité des Pompéiens qui, dit-il dans une missive à Marius de mai 46, n'avaient rien de bon sinon la cause qu'ils prétendaient défendre[58]; il avoue même alors redouter autant un succès des *boni* en Afrique qu'une victoire de César (*fam.*, V, 21, 3)[59].

Et comme il s'adresse à des *adulescentuli*, ses critiques, ses consolations ont une portée bien précise : ce sont eux surtout qu'il prend à témoin de sa politique passée, ce sont eux qu'il exhorte, dans ces temps si durs, à la grandeur et à la patience.

Maintenant que nous pensons avoir précisé les visées réelles — rhétoriques et accessoirement politiques — de Cicéron, il semble intéressant de voir si celles-ci ont eu une influence sur la réflexion philosophique elle-même.

Lors de la rédaction de l'œuvre, puisque Cicéron écrivait des extraits de discours, il s'est trouvé conduit à présenter une philosophie à la fois plus orthodoxe et plus adaptée aux auditoires potentiels qu'elle ne l'aurait été dans un traité; il n'était pas question en effet dans des *orationes* d'émettre des doutes sur la doctrine : il n'y avait pas de place pour une discussion *in utramque partem*, à la manière péripatéticienne, pas de place pour les objections du *Pro Murena* ou du *De finibus*, pas de place pour des réserves comme celles sur l'existence de biens — extérieurs ou physiques — et de préférables[60], pas de place pour les hésitations du *Lucullus*[61]. Bref, alors qu'ailleurs les paradoxes sont soit moqués, soit critiqués, soit exclus — comme le IV sur la non-citoyenneté des *stulti* —, soit plus rarement considérés comme défendables, surtout en ce qu'ils contiennent une part d'utilité, ici l'adhésion ne peut évidemment être mise en question.

Concurremment l'orateur a adapté la doctrine stoïcienne, en rejetant, nous l'avons dit, certains paradoxes, en gardant les *maxime Socratica*, en adaptant[62], en débarrassant les autres de leur appareil argumentaire trop pesant[63].

57. Le reproche adressé à ceux qui élèvent des poissons dans les *piscinae* est clair. Voir n. 4.

58. *Fam.*, VII, 3, 2.

59. Même crainte — rétrospective cette fois — dans une lettre à Varron de juin 46 : *Fam.*, IX, 6, 3.

60. Cf. *Fin.*, IV, 46.

61. Dans ce dialogue, le philosophe suspend son jugement sur l'idée que la vertu est le seul bien (*non assentiar saepe falso*, § 138), mais aussi sur la thèse que la vertu suffirait au bonheur (*Distrahor; tum hoc mihi probabilius, tum illud uidetur*, § 134) ou sur l'égalité des fautes (*Contineo me*, § 133). Quant aux paradoxes IV et V, ils sont rudement traités, même si l'Arpinate dit qu'il y prendra ce qui est bien (§ 137); « Aristote aurait-il jamais dit » s'exclame-t-il, « que seuls les sages sont rois, que seuls ils sont beaux ? que tout au monde appartient au sage, que nul n'est consul, préteur, chef d'armée... s'il n'est un sage, et enfin que le sage seul est citoyen, seul est libre, que les autres hommes sont tous des insensés, des étrangers, des exilés, des esclaves et enfin des déments ? »

62. Cicéron dira que Clodius est un exilé, mais il ne dira pas que tous les Romains non-sages — ce qui ferait beaucoup — le sont...

63. C'est ce double traitement qui a déconcerté beaucoup de critiques.

Mais la rédaction de ces paradoxes va avoir des conséquences plus importantes pour l'avenir. Et d'abord des conséquences morales : grâce à cette œuvre le consulaire se forge des armes de stoïcien. Il se bâtit une citadelle d'indépendance. En plaidant en stoïcien, il devient quelque peu stoïcien. Il est alors plongé dans la pire des infortunes. L'année 47 et le début de l'année 46 sont vraiment sombres pour Cicéron : déception avec son fils, avec son frère, avec sa fille, avec sa femme, sans parler évidemment du désastre politique; Cicéron a besoin d'une philosophie de la certitude. Et nous le voyons, dans les *Paradoxa* mêmes, appliquer ce stoïcisme à sa situation personnelle, et constater les progrès réalisés : *in quo euegilarunt curae et cogitationes meae, si quidem nihil peperi tale, nihil consecutus sum ut eo statu essem quem neque fortunae temeritas neque inimicorum labefactaret iniuria ?*[64]. À d'autres moments cette introspection est moins favorable : il avoue au § 50 qu'il tombe dans les travers du siècle. Mais il se met souvent en scène : ainsi dans le paradoxe VI. Ces paradoxes n'ont pas qu'une valeur de perfectionnement et d'apaisement pour les autres, ils en ont aussi pour lui.

Il est remarquable que l'on retrouve les mêmes consolations dans la correspondance de cette année et de la suivante : ainsi il dit en juillet 46 à Paetus qu'il apprend à être *quodammodo liber* comme le furent les Grecs sous la tyrannie (*fam.*, IX, 16, 6)[65]. Il dit à Marius en mai 46 qu'il est en exil à Rome même[66]; il répète à Torquatus que la pureté de sa conscience lui suffit (*fam.*, VI, 1, 3-4; VI, 4, 2; VI, 2, 3 de déc. 46 à avril 45).

Certaines lettres, comme celle à Mescinius d'avril 46 (*fam.*, V, 21, 3)[67] et à Servius Sulpicius d'août 46 (*fam.*, IV, 3, 3), sont fortement imprégnées de stoïcisme.

Et ce qui est remarquable c'est qu'il précise à Brutus qu'il se livre souvent à l'exercice dont il propose ici les fruits (§ 5). Cet entraînement fréquent n'a pu qu'accentuer la séduction du stoïcisme chez notre Arpinate, une séduction qui ne date pas d'hier, puisque même dans le *Pro Murena* il concédait : « Vos maîtres, vos professeurs de vertu me paraissent avoir poussé les termes des devoirs un peu plus loin que la nature ne le voudrait pour que, en s'efforçant d'atteindre au point extrême, notre esprit s'arrêtât du moins où il fallait[68] (§ 65) ».

Mais il y a aussi des conséquences sur les traités, tant pour leur contenu que pour leur style; cette œuvre permet en effet à Cicéron aussi bien de mesurer la force de ces paradoxes que d'en dégager le caractère quelque peu excessif : de se préparer à jouer, dans le *De finibus*, le rôle de Caton, et de son contradicteur, car il n'y a pas que la réponse de Cicéron qui soit vraiment cicéronienne dans cette œuvre ! De voir aussi ce que l'on peut retenir de ces formules frappantes pour une exhortation à un plus large public dans

64. II, 17.

65. Même chose en décembre à Cassius Longinus : *Fam.*, VI, 18, 1.

66. Comme Clodius dans les *Paradoxes* (*fam.*, VII, 3, 4), mais évidemment pour de tout autres raisons.

67. Souligné par O. COSMA, *op. cit.*

68. A. MICHEL, *Les rapports de la rhétorique et de la philosophie dans l'œuvre de Cicéron*, Paris, 1960, p. 555-556.

les *Tusculanes*, où les *Paradoxes* deviennent un élément du probable — dans son sens à la fois rhétorique et philosophique —, avant d'aboutir à la suite logique qu'est le *De officiis* dont C. LÉVY[69] a bien montré qu'il était une recherche de la transcendance dans la vie courante pour un homme qui n'est pas un sage.

Cicéron se prépare aussi dans cette œuvre à présenter de façon plus oratoire la philosophie, à mettre, comme il le fera dans les *Tusculanes*[70], mais avec plus d'éclectisme, de la passion dans la philosophie — le paradoxe étant ici qu'il parle avec passion d'une doctrine qui se veut sans passion — bref à parler avec éloquence de la philosophie : dans le livre II (§ 7) il dit vouloir parler « *distincte, distribute* », mais aussi « *eleganter, ornate* », l'auditeur devant être *adiutus et delectatus* (§ 10), ce qui constitue encore une réponse au destinataire Brutus ! Et il y a des similitudes assez étonnantes entre les *Paradoxa* et les *Tusculanes* : métaphores militaires, anecdotes, jeux de mots, citations, proverbes[71], traductions des tragiques grecs[72].

Ainsi les *Paradoxa* ne sont pas un jalon négligeable dans la réflexion philosophique de Cicéron et ils retiennent du stoïcisme ce qui peut être défendu devant le peuple et ce qui séduit le consulaire, sans que cela l'engage dans une adhésion absolue. Mais ils sont surtout une œuvre oratoire[73] engagée dans la perspective d'une réponse aux néo-attiques, pleine d'allusions à la réalité politique en ce qu'ils soulignent les responsabilités des *beati* dans la situation actuelle.

Cet *opus* constitue une entreprise très nouvelle : si l'on veut bien considérer que Caton occupe une place à part[74], l'orateur est le premier à vouloir faire entrer la philosophie aux rostres et devant les juges; il place les grands Romains dans le cercle des philosophes et des Sages. Cicéron que l'on a vu introduire le théâtre dans le discours avec le *Pro Sestio*, introduit maintenant la philosophie — et celle-là même qui est si difficile à faire admettre. Il faut bien se rendre compte qu'il y a dans cette introduction — timide — une grande audace, même s'il ne s'agit que de morceaux de discours virtuels : les précautions que le consul avait prises pour en parler dans le *Pro Murena* montrent à quel point l'innovation a dû surprendre.

Les *Paradoxes* préparent ainsi les passages les plus sublimes des *Philippiques*, où, non plus dans un exercice d'école mais dans la réalité, s'unissent enfin parfois la philosophie et l'éloquence, chez cet orateur politique qui

69. *Le* De officiis *dans l'œuvre philosophique de Cicéron*, dans *Vita Latina*, 116, p. 113.

70. C. LÉVY, dans *Cicero Academicus* (p. 434-435) a souligné cette préparation aux *Tusculanes* que sont les *Paradoxa*.

71. *Par.*, 34, 49, 52; *Tusc.*, I, 41; II, 11; V, 63, 112.

72. Voir sur ces points W. ENGLERT, *op. cit.*

73. Si nous sommes un peu choqués de voir Cicéron jouer à parler en adepte du stoïcisme alors que Caton défend jusque dans la mort cette philosophie par des actes, il faut voir que la portée de l'œuvre est surtout littéraire, répétons-le. Et puis Caton nous touche parce qu'il fut un héros, Cicéron parce qu'il fut un homme (§ 5), avec ses grandeurs et ses faiblesses... D'ailleurs l'Arpinate continue le climat politique puisque les *Paradoxa* ont aussi, nous l'avons dit, une portée politique.

74. Dans une lettre de l'année 50, où Cicéron demande à Caton son appui pour qu'il obtienne le titre d'*imperator* pour sa campagne de Cilicie, le consulaire dit bien *soli... in forum (philosophiam)... deduximus* (*Fam.*, XV, 4, 16).

a dû si souvent jusqu'alors composer et ruser avec les pouvoirs tyranniques qui s'exerçaient sur lui; par exemple quand Cicéron s'en prend, dans la *Neuvième Philippique*, à Dolabella qui fait torturer Trebonius, et lui lance « Tu es bien plus malheureux que celui que tu as voulu rendre malheureux » (*O multo miserior quam ille quem tu miserrimum esse uoluisti*)[75], mais surtout quand, dans la IV[e] Philippique — prononcée devant les *Quirites* — il exhorte à affronter la mort pour lutter contre Antoine, un passage dont l'ampleur et les images rivalisent avec les plus beaux textes que Sénèque écrira sur la *uirtus* : *Hanc uirtutem retinete... alia omnia falsa, incerta sunt, caduca, mobilia, uirtus est una altissimis defixa radicibus; quae numquam ui ulla labefactari potest, numquam demoueri loco*[76], « Conservez-la cette vertu, tout le reste est faux, incertain, précaire, changeant, mais la vertu seule est attachée par de très profondes racines, que nulle force ne saurait jamais ébranler ni arracher[77] ».

75. § 8.

76. § 13.

77. Traduction P. WUILLEUMIER. Nous regrettons vivement de n'avoir pu lire le livre de Michèle RONNICK, *Cicero's Paradoxa : a commentary, an interpretation and a study of its influence*, Stud. zur Klass. Phil. 62, Frankfurt, Lang.